

Neurones, psyché, conscience.

Regards épistémologiques et psychopathologiques pluralistes

Journée d'études interdisciplinaires

Chercheurs invités :

Mme Cynthia Fleury, M. Mathieu Frèrejouan, M. Stéphane Lemaire, M. Lionel Naccache, M. Jérôme Sackur, Mme Jessica Tran The, Mme Sarah Troubé

Vendredi 2 octobre
09 h 30 - 18 h 30

Salle Emile Borel, Institut Jean Nicod, 29 rue d'Ulm, 75005

Ouvert à tous les parcours et aux membres externes

Programme détaillé à retrouver sur ehess.fr

COMITÉ D'ORGANISATION ET CONTACT

Eryne Fermon (Institut Jean Nicod, EHESS/Programme 13-Novembre) eryne.fermon@ehess.fr

Valentina Buccheri (Institut Jean Nicod, EHESS) valentina.buccheri@ehess.fr

Alexander Dalton-Renaud (EHESS) alexander.dalton@ehess.fr

Artin Bassiri (ACCRA, Université de Strasbourg) artin.bassiri-tabrizi2@etu.unistra.fr

Quentin Moulet (Paris Cité), **Lilou Cornec** (EHESS)



Programme détaillé

Journée d'études interdisciplinaires

Vendredi 2 octobre, salle Emile Borel
Instiut Jean Nicod, 29 rue d'Ulm, 75005 Paris

Matinée

09 h 30 - 10 h 30 : Jérôme Sackur (EHESS), *Le temps comme dimension de la conscience phénoménale*

10 h 30 - 11 h 30 : Sarah Troubé (Université Paris Cité), *L'épistémologie pluraliste en psychopathologie : dialogues et quiproquos autour de la notion d'épreuve de réalité*

11 h 30 - 11 h 45 : pause café

11 h 45 - 12 h 30 : Mathieu Frèrejouan (Paris 1 Panthéon-Sorbonne), *Le modèle organo-dynamique de l'hallucination chez Henri Ey*

12h 30 - 14 h : Déjeuner à l'espace Curie, 29 rue d'Ulm

Après-midi

14 h 00 - 15 h 00 : Cynthia Fleury (CNAM), *La trace de ce qui n'a pas eu lieu ? Ressentiment et phénoménologie du non-advenu*

15 h 00 - 16 h 00 : Jessica Tran The (Université de Caen-Normandie), *L'évènement traumatique : un dialogue entre phénoménologie, neurosciences et psychanalyse*

16 h - 16 h 15 : pause café

16 h 15 - 17 h 15 : Stéphane Lemaire (Université de Rennes 1), *Le Surmoi : métaéthique, philosophie de l'esprit, psychologie morale*

17 h 15 - 18 h 15 : Lionel Naccache (Pitié-Salpêtrière, Sorbonne-Université), « *Blanchiment sous les topiques* » : *retour sur une hypothèse physiopathologique du Nouvel inconscient (2006)*

Table ronde / Conclusions

Discutant invité : Bryan Zúñiga (Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

Résumés des interventions

Le temps comme dimension de la conscience phénoménale

Jérôme Sackur

La plupart des approches cognitives et neuroscientifiques de la conscience reste marquée par une approche largement instantanéiste : nous cherchons essentiellement à identifier les causes et conditions d'apparition, les propriétés et les conséquences du caractère conscient d'une représentation considérée à un instant donné. Cette orientation tient notamment à des raisons méthodologiques : les outils de la psychologie expérimentale n'ont pas été conçus pour saisir la continuité de l'expérience autrement qu'en la décomposant en une succession d'événements discrets. Or, ce que cela fait d'avoir une expérience dépend aussi de la manière dont cette expérience passe. Je défendrai ici l'idée que cette situation peut changer : en renonçant au totem de l'expérience conçue comme une succession d'essais et en redonnant aux descriptions sémantiques riches une place centrale dans nos travaux, nous devrions pouvoir faire de la durée, comprise comme dimension qualitative de l'expérience, un objet d'investigation empirique à part entière.

L'épistémologie pluraliste en psychopathologie : dialogues et quiproquos autour de la notion d'épreuve de réalité

Sarah Troubé

La clinique des psychoses est apparue depuis la fin du 20^{ème} siècle comme un champ de mise à l'épreuve du dialogue interdisciplinaire entre phénoménologie, psychanalyse et neurosciences. Du fait des écarts irréductibles qui séparent ces trois approches dans leurs délimitations et leurs explications des pathologies psychotiques, c'est bien souvent autour de la notion de rupture avec la réalité commune — notion vaste et floue, mais tenant lieu de plus dénominateur commun —, que ce dialogue a pu se nouer. Les processus sous-tendant l'épreuve de réalité, à la fois au sens de la distinction soi/non soi et de l'adaptation à la réalité extérieure, apparaissent en ce sens comme de bons indicateurs des zones de recouvrement, de parallélisme et d'incompatibilité entre ces disciplines. Les modèles neuroscientifiques regroupés sous les termes de « codage prédictif » en sont particulièrement emblématiques, dans la mesure où ils ont été mobilisés, depuis une vingtaine d'années, à la fois par les travaux issus de la neuropsychanalyse et par certaines approches phénoménologiques de la schizophrénie. Les quiproquos et les divergences autour de notions aussi fondamentales que celles de « soi » et de « réalité » renvoient alors à la question de savoir dans quelle mesure une épistémologie pluraliste en psychopathologie exige une ontologie pluraliste, et à quelles conditions cette dernière est susceptible de soutenir une approche complémentariste, ou bien, au contraire, de prendre acte de son impossibilité.

Le modèle organo-dynamique de l'hallucination chez Henri Ey

Mathieu Frèrejouan

L'articulation de la phénoménologie, de la psychanalyse et de la neurologie est au cœur du modèle dit « organo-dynamique » de la maladie mentale, développé par Henri Ey entre 1930 et 1970. A une époque où ces disciplines étaient considérées comme irréconciliables, ce dernier s'est efforcé de les réunir sous l'égide de la psychiatrie. S'il s'agit ainsi de défendre la psychiatrie, sur le plan épistémologique comme institutionnel, son « organo-dynamisme » possède également une visée anthropologique : penser, à partir du pathologique, l'articulation du corps, de l'inconscient et de la conscience au sein de tout sujet. On a souvent reproché à un tel modèle de pécher par excès de généralité et d'éclectisme. Cependant, comme nous le défendrons, avant d'être appliqué à l'ensemble des maladies mentales, il a été élaboré pour rendre compte du cas particulier de l'hallucination. Nous proposerons donc, en nous appuyant principalement sur le *Traité des hallucinations* de 1973, de présenter sa phénoménologie de l'hallucination (fondée sur la différence entre « hallucinose » et « hallucination délirante ») ainsi que son articulation aux approches neurologiques et psychodynamiques. Le mode d'apparaître de l'hallucination est en effet, nous le verrons, lié à l'étendue et à la localisation de l'affection organique et à la libération des pulsions inconscientes que cette dernière entraîne. Si une telle conception est marquée par son époque, et ne saurait être défendue telle quelle un demi-siècle plus tard, nous en retiendrons néanmoins l'intuition centrale suivant laquelle la complémentarité entre phénoménologie, psychanalyse et neurologie ne peut apparaître qu'à travers l'étude du pathologique.

La trace de ce qui n'a pas eu lieu ? Ressentiment et phénoménologie du non-advenu

Cynthia Fleury

Un traumatisme semble d'abord supposer un fait : quelque chose est arrivé, a fait effraction, puis a laissé une trace. Or le ressentiment donne accès à une autre clinique de la trace : celle d'un sujet qui souffre parfois moins de ce qui lui est arrivé que de ce qui ne lui est jamais arrivé – la reconnaissance attendue, l'amour espéré, l'existence qu'il croyait pouvoir mener. Quand une existence se cristallise dans le ressentiment, comment caractériser la blessure ? Est-elle traumatique, car une succession d'empêchements ou de renoncements peut finir par produire une effraction psychique ? Narcissique, car l'écart entre l'idéal du moi et la réalité est insupportable ? Phénoménologique, car le trouble porte finalement sur le rapport au possible lui-même ? Ou sociale et politique car il est certain que les déterminismes sociaux jouent un rôle non négligeable dans le fait de fermer les possibles ? Le ressentiment est-il le traumatisme du non-advenu ? Car ce qui n'est pas arrivé ne peut évidemment pas laisser une trace au même sens qu'un événement traumatique. Et pourtant cette absence peut organiser toute une existence. Dès lors, serait-il possible de qualifier le ressentiment (par une clinique plus pluraliste, à la fois psychanalytique, phénoménologique, et sociale) comme une pathologie de la relation au possible, sachant que le sujet fixe son désir sur une possibilité non advenue dont il ne parvient pas à faire le deuil. Qu'est-ce qui fait trace dans l'expérience du ressentiment ? Comment une absence de trace acquiert-elle suffisamment de consistance pour organiser durablement la perception de soi, d'autrui et du monde ? Quelle clinique alors mettre en place pour rouvrir la relation au possible ?

L'évènement traumatique : un dialogue entre phénoménologie, neurosciences et psychanalyse

Jessica Tran The

Le diagnostic de « trouble de stress post-traumatique », introduit dans le D.S.M. en 1980, a contribué à une meilleure reconnaissance sociale des victimes. Néanmoins, la centralité accordée à l'évènement traumatique peut contribuer à promouvoir une certaine perspective déterministe, situant cet évènement en position de « cause » des manifestations psychopathologiques et de la souffrance psychique qui en seraient alors les « conséquences » directes. Or, d'un point de vue épistémologique, ce modèle repose sur une bipartition d'un sujet conçu comme passif face à un objet de la perception qui viendrait l'effracter. La phénoménologie husserlienne, tout comme la psychanalyse freudienne, ont chacune à leur façon radicalement subverti ce rapport du sujet à son monde. Nous chercherons à préciser comment ces deux approches viennent radicalement renverser toute conception de l'évènement traumatique jugé comme tel a priori, en tant qu'une telle conception équivaldrait à un rejet de la notion même de sujet dans sa conception tant phénoménologique que psychanalytique.

Le Surmoi : métaéthique, philosophie de l'esprit, psychologie morale

Stéphane Lemaire

Dans la seconde topique, Freud introduit le Surmoi : une instance qui refoule certains désirs et leur interdit ainsi l'accès à la conscience. Peut-on donner sens à cette instance dans le cadre de la philosophie de l'esprit et en premier lieu comment peut-on comprendre le Surmoi lui-même ? Pour répondre à cette question, je m'appuie sur des débats en métaéthique sur la nature des jugements moraux, leurs liens à la motivation, des travaux en philosophie de l'esprit sur la connaissance de nos propres états mentaux, et enfin des travaux en psychologie morale pour expliquer dans le vocabulaire des sciences cognitives l'idée selon laquelle certains de nos désirs sont difficiles d'accès, voire effectivement refoulés. Un bénéfice de ces approches est aussi de clarifier en quel sens le refoulement ou la difficulté d'accès à certains désirs peut être surmontée.

CONTACT :

eryne.fermon@ehess.fr ; valentina.buccheri@ehess.fr ; alexanderdalton@ehess.fr ; artin.bassiri-tabrizi2@etu.unistra.fr

© Sébastien MARAIS/Daniel CHOQUET/Bordeaux Imaging Center/CNRS Images. Image recadrée

